

ou bien de dissertar de longues heures sur les fantaisies théologiques de Scott Erigène, ainsi que sur les *Réalistes* et les *nominaux* du temps de Pierre Abélard.

L'Université de Bonn est la seconde peut-être de la Prusse, si même elle n'en est pas la première par certains endroits, par certaines puissances surtout qui y enseignent avec tant d'éclat.

Elle compte à peu près *quatre-vingt* professeurs, parmi lesquels il y a des hommes dont le nom vaut toute une science et dont, à son droit, l'Allemagne peut se glorifier.

Elle porte en outre d'illustres souvenirs : c'est là qu'enseignait, il y a quelques années, le célèbre historien Niebuhr, dont les dépouilles reposent dans le cimetière de la ville, où la noble piété de son auguste ami *Fridéric Guillaume IV* de Prusse, alors prince régent, lui a fait élever, lui-même, un élégant mausolée.

N'est-ce pas là encore que professait, quelques années plus tôt, *Aguste-Guillaume Schlegel*, le grand humaniste de l'Allemagne, cet ami si proche de Goethe et de Schiller, cet admirateur si fidèle de *Mad. de Staël* ?

Le nom de professeur exprime, à Bonn et par toute l'Allemagne, une haute et vraie puissance, c'est une dignité, disons mieux encore, une noblesse radieuse qui fait incliner souvent les plus majestueuses têtes.

Cette puissance du professeur est quelquefois si agissante et si dominatrice, si absolue, (comme l'était au 12^{ème} siècle celle de *Guillaume de Champeaux* ou de *Pierre Abélard*) qu'elle saisis et emporte au-delà, bien loin, jusqu'à l'erreur et le plus souvent au désordre, l'esprit ardent d'une jeunesse trop inexpérimentée et par tout trop crédule.

Tout le mal dont l'Allemagne a si cruellement souffert, dans ces dernières années n'avait pas d'autre origine.

Il y avait alors dans les Universités Allemandes, comme il en reste quelques-uns encore peut-être, des hommes qui se disaient libres penseurs et qui étaient tout simplement *athées* ou *panthéistes*, niant effrontément la révélation et le Christ, cherchant, découvrant et inventant des mythes partout, voulant tout résoudre, tout réformer parce qu'à leurs yeux, les dogmes avaient vieilli et qu'il fallait tout refondre et tout régénérer.

Et chacun de les écouter et de les applaudir : c'était même de mise et de bon ton, de la part de plusieurs grands ou petits princes, de les encourager dans cette nouvelle croisade contre la vérité catholique.

Et puis, il s'est trouvé que tous ces faux prophètes avaient corrompu toutes les voies, entamé la religion de l'autorité, le dogme de l'obéissance dans l'esprit des peuples, et qu'au signal donné, la plupart des enseignants et des enseignés se sont mis, d'un seul bond, sur les princes et les grands, désabusés trop tard de leur débordante aveuglement, et soutenant tant bien que mal de leurs débailantes mains, l'édifice profondément ébranlé de leur antique puissance.

E. DE FENOUILLET.

PÉDAGOGIE.

DE L'EMPLOI DU TEMPS DANS LES ÉCOLES.

Connaissances à donner aux Elèves.

CONNAISSANCES USUELLES ET MANIÈRE DE LES DONNER.

A l'utilité incontestable qu'ont pour tous les hommes les connaissances dont nous avons parlé dans le dernier article, s'ajoute un double avantage qui doit faire désirer de tout le monde, et en particulier des instituteurs, l'introduction de cet enseignement dans les écoles primaires.

Le premier, c'est qu'il est un précieux moyen d'intéresser les élèves, de leur inspirer le goût de l'étude et de les attacher à l'école beaucoup plus que ne peut le faire un enseignement borné à la lecture, à l'écriture et aux éléments de la langue française et du calcul, c'est-à-dire, à ce qu'il y a de plus ennuyeux pour des enfants.

Le second, qui n'a pas moins d'importance, c'est qu'il y a là un moyen de faire apprécier l'instruction primaire des populations qui n'en comprennent pas encore l'utilité. Il est parfaitement avéré aujourd'hui que si les parents ne laissent pas plus longtemps leurs enfants dans les écoles et si, par suite, l'instruction primaire et l'éducation des classes ouvrières ne donnent pas des résultats plus satisfaisants, cela ne tient pas seulement au besoin que les familles peuvent

avoir du travail des enfants ; cela provient, en grande partie, du peu de goût que les parents ont pour l'instruction. Mais s'ils la goûtent peu, c'est qu'ils n'en sentent pas l'utilité, car, en général, ils s'attachent à tout ce qui leur paraît profitable ; et s'ils ne comprennent pas cette utilité, c'est qu'en réalité, dans ce qu'apprennent la plupart des élèves de nos écoles, il y a bien peu de chose pour les besoins ordinaires de la vie.

Ce n'est pas en France seulement que l'on commence à reconnaître la nécessité de donner un enseignement plus pratique dans les écoles primaires. Le même besoin se fait aussi sentir en Angleterre. Déjà, depuis plusieurs années, les hommes qui s'y occupent avec le plus de zèle et de distinction de l'amélioration de l'instruction primaire, s'efforcent d'introduire dans les écoles l'enseignement des connaissances usuelles. Divers moyens ont été essayés pour arriver à ce résultat, et, dans plusieurs comtés, des prix ont été proposés pour les instituteurs qui se mettraient le mieux en état de donner ces connaissances.

Récemment encore, un homme qui montre un zèle persévérant pour l'instruction primaire et dont l'exemple prouve tout le bien qui peut être effectué par de simples particuliers, M. W.-H. Hyett, dans un rapport plein d'intérêt, tenait exactement le même langage que nous. En recherchant par quels moyens on peut arriver à faire estimer davantage l'instruction des populations et la leur faire rechercher, il arrivait à cette conclusion que c'est essentiellement *en la rendant plus pratique*.

Mais comment rendre l'enseignement primaire plus pratique ? Comment donner dans les écoles les connaissances dont nous parlions dans notre dernier article ?

Ce serait certainement une grande erreur de vouloir faire des cours spéciaux de tout ce qu'il convient d'enseigner aux élèves des écoles primaires. Il y aurait dans cet abus deux dangers, et d'abord, celui d'inspirer fréquemment des prétentions déplacées aux élèves.

Comme, malgré tout, ce qu'on peut apprendre aux enfants dans les écoles est excessivement borné, un enseignement spécial, donné sous le nom de la science qui en fait l'objet, a le tort d'induire en erreur ceux qui le reçoivent. Il les trompe en les éblouissant sur la nature et l'étendue de ce qu'ils apprennent ; il leur fait croire qu'ils connaissent la science, tandis qu'ils en ont à peine épelé les premiers mots. Ce qui est important pour eux, c'est de savoir les faits essentiels sans être pour cela portés à croire qu'ils savent la science elle-même. Mieux vaudrait pour eux n'en pas savoir le nom, et en avoir des notions plus étendues et surtout plus saines.

Il y a un autre danger à faire des enseignements séparés, et celui-ci concerne le maître. Lorsqu'on fait d'une science un enseignement spécial, elle acquiert toujours une importance beaucoup plus grande aux yeux de celui qui s'en est chargé. Il est dès lors tenté d'y donner des développements exagérés, et d'entrer dans une multitude de détails superflus ; les accessoires grandissent à mesure qu'on les voit de plus près, et des connaissances, qui ne devaient avoir qu'une place tout à fait secondaire dans le plan général des études, finissent quelquefois par n'en plus laisser une suffisante à celles qui doivent dominer dans l'instruction des élèves.

D'un autre côté, à rattacher différentes connaissances à une étude principale, il y a un danger qu'on ne doit pas se dissimuler. Il faut craindre, dans l'enseignement qu'on a spécialement pour objet de donner, le déconçu, les digressions, les pertes de temps. On est exposé à oublier le but principal, à le perdre de vue, par l'habitude de s'en écarter momentanément pour enseigner toute autre chose. On ne sait plus s'arrêter à temps, on va trop loin, et quand on revient à son sujet, on s'aperçoit qu'il s'est effacé de la mémoire, ou que des notions ainsi entremêlées se confondent les unes avec les autres.

Et cependant, dans l'instruction primaire, c'est-à-dire dans